Le judaïsme après la chute de Jérusalem

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger**

Band (Jahr): **5 (1872)**

PDF erstellt am: **30.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

entrer dans le chemin indiqué par Jésus, peut-être que la guerre à mort eût été évitée; la condamnation de Jésus au contraire était une violente protestation contre l'universalisme, le maintien énergique du principe national et légal. Dès ce moment le sort d'Israël était décidé, sa religion devait causer sa mort.

CHAPITRE XIII

Le judaïsme après la chute de Jérusalem.

Le judaïsme survécut à la chute de Jérusalem. La loi, les synagogues, les scribes prirent entièrement la place du temple, du culte, des prêtres. Les scribes réunis à Jabné (Jamnia), près de la Méditerranée, formèrent sous Johanan ben Zacai un tribunal, considéré bientôt comme le successeur légitime du Sanhédrin. La dignité de *nasi* (patriarche) devint héréditaire dans la famille de Gamaliel II, arrière petit-fils d'Hillel. Les scribes n'étaient pas à même de conjurer l'esprit d'opposition contre la domination étrangère. Sous le règne de Trajan (98-117), les Juifs, alliés aux Parthes, se révoltèrent en Afrique et en Chypre. Sous celui d'Hadrien (117-138), les Juifs de Palestine, conduits par Bar Cochba (Nomb. 24 : 17), en firent autant. Ce fut la tentative d'Hadrien de rebâtir Jérusalem sous le nom d'Aelia et de la consacrer à Jupiter Capitolin, qui donna lieu à cette dernière guerre, entreprise avec un tel enthousiasme, que même quelques-uns des scribes les plus renommés, comme le rabbin Akiba, y prirent part. D'abord victorieux, les Juifs furent entièrement défaits lors de la chute de la forteresse de Béthar; après ce temps les soulèvements, de plus en plus rares, furent facilement réprimés. Parmi les scribes, il y en avait qui, se cramponnant aux idées et aux usages du passé, n'eurent pas le courage d'adapter le judaïsme aux besoins de leur temps. *R. Ismaïl ben Elisha* était le représentant de cette tendance, dont *R. Akiba* fut l'antagoniste. Ne se laissant pas même lier par les règles grammaticales, croyant que tout, même les détails les plus minutieux de la loi, avait une signification particulière, il interprétait la loi d'une manière aussi arbitraire que possible,

mais en harmonie avec les besoins de son temps. Les autres rabbins l'imitèrent; plus tard on l'a comparé à Moïse et nommé le restaurateur de la loi. Il commença à compiler et à arranger les différentes ordonnances de la loi orale (Mishna d'Akiba). Le Sanhédrin le suivit dans celle voie, et *Jehuda*, surnommé le saint, devenu *nasi* vers la fin du second siècle, donna à la Mishna la forme sous laquelle nous la possédons encore aujourd'hui. Le nom de ce travail signifie *reproduction*; les scribes, depuis la chute de Jérusalem jusqu'à Jéhuda, portaient le nom de *répétiteurs*. (Aram : *Tanaïm*.) Ecrite en hébreu, la Mishna admet pourtant une masse de termes nouveaux, soit formés nouvellement, soit empruntés au grec et au latin, principalement dans l'ordre juridique. L'esprit de la Mishna était entièrement juridique. R. Jehuda en rangea les ordonnances en six séries (*Séder*, plur. *Sedarim*): 1. *Séder Zeraïm* traitant de l'agriculture, 2. *S. Moëd*, des fêtes, du Sabbat, etc. 3. *S. Naschim*, des femmes, du mariage, du divorce, 4. *S. Nesikim*, de la juridiction, 5. *S. Kodachim*, des sacrifices, des prémices, du culte, 6. *S. Tohoroth*, de la pureté et des purifications. Chacune de ces séries était divisée en un certain nombre de traités (*Massecheth* plur. *Massichtoth*) dont le nombre monte à soixante-quatre, divisés en cinq cent vingt-quatre chapitres. Jehuda cependant n'accepta pas *toutes* les traditions; les autres formaient sous le nom de *baraita's* un premier appendice (*Thosephta*). La Mishna d'ailleurs, par ses préceptes souvent contradictoires, donna lieu à beaucoup de disputes. Aussi les savants, sous le nom d'*Amora's* (interprètes), s'efforçaient-ils d'en donner une explication officielle, qui, mise plus tard par écrit, porte le nom de *Gemara*.

Après la mort du nasi Juda II (275) commença la décadence des écoles de Palestine, suite nécessaire de la position toujours plus triste des Juifs dans l'empire romain. Les événements politiques favorisaient l'émigration en Babylonie; plusieurs docteurs de la loi s'y rendirent, entre autres *Abba Aréka* (mort 247), qui jouissait d'une telle réputation qu'on le désignait seulement sous le nom de *Rab* (maître). Ils y fondèrent des écoles rivales de celles de la Palestine. Ayant comme celles-ci la

Mishna pour base de leur examen, elles s'écartaient considérablement de leurs sœurs dans l'interprétation et formèrent une Gémara à elles. La Gémara de Palestine, terminée vers 425 lorsque le patriarchat y fut supprimé, et unie avec la Mishna, porte le nom de *Talmud Jerushalmi ;* celle de Babylone, terminée vers l'an 500 par R. Asche et R. Abina, et unie aussi avec la Mishna, porte celui de *Talmud Babli*. Les Gémara's, écrites dans les dialectes de Palestine et de Babylonie, se distinguent de la Mishna par leur contenu et leur caractère. Elles quittent souvent le terrain du *halachah* (la coutume juridique) pour entrer tout à coup sur celui du *haggadah* (le récit). Les choses les plus hétérogènes s'y trouvent mêlées. Si le Talmud contient autant de subtilités et de folies que de paraboles et de proverbes admirables, il ne saurait néanmoins être trop apprécié pour sa valeur historique; plusieurs générations y ont déposé ce qu'elles pensaient et sentaient. La Gémara de Babylone, plus récente que l'autre, représente un stade plus avancé de la tradition; plus propre à la vie pratique, elle est devenue la véritable base du judaïsme talmudique. Nous possédons encore dix traités ajoutés plus tard au Talmud. Le *haggadah* fut primitivement mis par écrit sous la forme de commentaires sur l'A. T. appelés *midraseh* (examen). La traduction de l'A. T. en araméen, récitée jusqu'alors sans être jamais écrite, fut mise par écrit sous le nom de *targûm* (traduction). Il y en a un de Jérusalem, et un de Babylone, ce dernier est ordinairement attribué à Onkelos. Enfin la langue hébraïque allant expirer, le texte hébreu des saints livres fut fixé par les savants, surtout de l'école de Tibérias. (VIme - Xme siècle.) Tous les phénomènes grammaticaux furent annotés, les lettres mêmes comptées, et toutes ces connaissances déposées dans un livre nommé la *Mazore*. Le judaïsme, tout en continuant en réalité l'œuvre d'Esdras, prit pourtant un autre caractère. La libre activité des docteurs et le développement de la vie religieuse disparurent entièrement; et ce n'est que malgré le Talmud, que le judaïsme est encore entré dans de nouvelles phases de développement.

L'*Islam* devait exercer une grande influence sur le judaïsme.

Tolérés ainsi que les chrétiens moyennant le payement d'une taxe, les Juifs n'avaient pas à se plaindre de leurs nouveaux dominateurs. Ils apprirent bien vite l'arabe, et prirent part, surtout en Babylonie, aux mouvements scientifiques. Gouvernés comme auparavant par le *Resch Galoutha*, ils avaient des écoles célèbres à Pumbaditha (589) et à Sura (689), dont les chefs (*Gaon* plur. *Géonim*) purent souvent résister aux Resch Galoutha. Deux faits méritent surtout notre attention dans cette période.

1° L'apparition (vers 750) de la secte des *caréens* (hommes de l'Ecriture), fondée par *Anan ben David* qui, se bornant à l'autorité des saintes Ecritures, rejetait toute la tradition. D'après M. Kuenen, les caréens faisaient revivre l'esprit sadducéen dans le sens historique du mot; car si eux-mêmes refusaient de prendre ce nom, et déclinaient même toute relation avec ce parti, ce n'était que parce que le mot « sadducéen » était devenu synonyme d'incrédule. Leur littérature, tout en embrassant presque tout le terrain de la théologie, est de beaucoup inférieure à celle du rabbinisme. Conservateurs, ils avaient plutôt pour but de restaurer le passé que de fonder quelque chose de nouveau; leurs efforts n'ont presque pas eu de résultats.

2° L'activité de *Saadiah ben Joseph* (mort 942), chef de l'école de Sura. Son ouvrage principal, outre un écrit polémique contre les caréens, par lequel il se fit connaître, et sa traduction de l'Ancien Testament en arabe, fut son livre intitulé « les religions et les dogmes, » premier essai d'une dogmatique juive. L'auteur admet trois sources pour la connaissance de la vérité : l'Ecriture, le Talmud, la raison. Le besoin de les concilier le porte à de singuliers tours d'adresse, qui font un immense tort au caractère scientifique de son ouvrage. Or c'est là le cas de toute la théologie juive des siècles suivants.

Elle transporte son siége de plus en plus en Occident. *R. Gershom ben Jehuda* (mort vers 1040) et *R. Salomon ben Isaac,* plus brièvement Raschi, travaillèrent avec beaucoup d'éclat en Allemagne et dans le midi de la France; ils se caractérisaient par un grand attachement à la tradition. La position des Juifs en Espagne avant la soumission de ce pays aux fanatiques Moravides (1110) fut encore plus brillante. La philologie ne resta pas stérile

pour l'interprétation de l'Ancien Testament. *Menahem ben Serug* et *Dunash ben Labrat* excellèrent à cet égard. Mais ce sont surtout *Jehuda-ha-Levi* (1080-1150), auteur de poésies religieuses et du livre « Cosri » consacré à la défense de la religion juive, *Aben Ezra* (1100 1175), auteur de commentaires ingénieux, *Abraham ben David*, qui préconise le judaïsme comme « la foi élevée, » qui font de ce siècle l'apogée du judaïsme occidental. En 1135 naquit à Cordoue *Moïse Maimonides* (mort 1204). Forcé d'embrasser l'Islam, son père émigra à Cahira, en Egypte. C'est là que Moïse écrivit ses célèbres ouvrages. Les principaux sont : un commentaire arabe sur la Mishna, dont l'explication du *Pirke Aboth*, espèce de système de morale, forme une partie; un écrit hébreu, la « répétition de la loi » ou « la main forte, » exposition systématique de tout le contenu du Talmud en 14 livres ; une apologie arabe de la doctrine juive, intitulée « instruction des erronés. » Représentant de la *scolastique juive*, Maimonides s'efforce de *reconnaître les bases raisonnables* de la révélation, sans quitter toutefois le terrain de la tradition.

Pendant les premiers siècles après sa mort, ses travaux suffirent, mais lorsque les juifs commencèrent à se mélanger davantage avec les chrétiens, ils durent nécessairement prendre un autre point de départ. Les écrits de Maimonides soulevèrent de grandes querelles, qui cependant n'ont pas d'intérêt de principe, et se perdent dans la condition sociale toujours plus déplorable des juifs. Depuis les croisades ils se virent exposés aux plus cruelles persécutions (1348, 1349, 1391) ; ils furent chassés de l'Angleterre en 1290, plus d'une fois de la France, de l'Espagne et du Portugal (1492 et 1498), de quelques parties de l'Allemagne et de l'Italie. Les Pays-Bas offrirent à quelques-uns un asile hospitalier. L'étude des saintes Ecritures et de la tradition fut régulièrement poursuivie pendant cette période. Il parut même au XVIe siècle un système du judaïsme talmudique, intitulé : *Shulchan-aruch* (table dressée) par Joseph Karo, écrit qui peut être considéré comme l'expression définitive et complète des exigences pratiques du judaïsme.

Au XIIIe siècle s'était formée *la Kabbale* (tradition particulière). On trouve dans le Talmud le titre d'un livre (que proba-

blement nous possédons encore), le *Sepher jezirah* (livre de la création), qui s'occupe d'une doctrine secrète sur l'origine du monde et la nature de Dieu. Avant le XIIIe siècle il n'avait pas exercé une grande influence. *Moïse ben Nachman* en releva et en développa les idées. Parut ensuite le livre *Zohar* (splendeur), système des spéculations kabbalistiques. La critique lui a d'abord assigné pour auteur *Abraham ben Samuel Abulafia* (1240), puis avec plus de raison *Moïse ben Shem Tob de Léon ;* le livre se donne lui-même comme l'œuvre d'un certain Siméon ben Jochai, célèbre docteur du premier siècle. Un des principaux caractères de ce livre est l'usage qu'il fait de la symbolique des nombres ; il prêche la doctrine de l'émanation, la métempsychose, et la foi au rétablissement prochain d'Israël. Nommée « l'âme de la loi, » la Kabbale a exercé une grande influence non seulement au XIIIe mais aussi au XVIe et au XVIIe siècle ; preuve évidente que le judaïsme talmudique ne satisfaisait plus aux besoins de plusieurs. La Kabbale se transporta en Orient par *Moïse Kordovero* (mort vers 1570) et *Isaac Luria* (1534-1573). Elle dégénéra entièrement en fanatisme chez ce dernier qui se proclama le Messie, fils de Joseph. (On trouve déjà dans le Talmud l'idée de deux Messies, un fils de David et un fils de Joseph ; le dernier sera le précurseur du premier, et subira la mort dans la lutte contre les ennemis du royaume de Dieu.) Plus tard *Shabbatai Zewi* (né à Smyrne en 1641) se fit un grand parti comme Messie ; ses partisans continuèrent à le vénérer malgré sa conversion à l'islamisme, et à former une secte sous le nom de *Zoharites* ou de *Kabbalistes*. Leur prophète Nathan agita même quelques églises européennes ; Jacob Frank (1713-1798) en Allemagne était, du moins en apparence, en relation avec eux. La secte des *Hasidim* (pieux) ou *Beshter*, en Pologne, doit aussi sa naissance à la Kabbale. Les rabbins, faute de force propre, sévirent contre la Kabbale par *l'anathème ;* tout juif suspect d'y participer fut persécuté. *Uriël Acosta* (1594-1640) et *Baruch d'Espinoza* (1632-1677) en sont les preuves. Divisés entre eux, les Juifs étaient partout, mais surtout en Allemagne, dans une condition déplorable. L'éducation des enfants ne servait qu'à les exclure de la société ;

on ne parlait aux élèves que de l'Ancien Testament et du Talmud, et on le faisait d'une manière mécanique qui rendait tout développement intellectuel entièrement impossible.

Enfin le XVIIIe siècle apporta des changements salutaires. Frédéric le Grand atténua les lois les plus vexatoires pour les Juifs. La révolution poursuivit son œuvre; en 1791, les Juifs qui consentirent à prêter serment à la constitution furent reconnus citoyens français. Depuis 1850 la plupart des ordonnances oppressives sont supprimées en Allemagne; et ce qu'il y a encore d'inégalité entre les chrétiens et les juifs doit de plus en plus disparaître. Cette émancipation sociale des juifs coïncida avec leur relèvement intellectuel et moral. Le premier promoteur en fut *Moïse Mendelsohn* (1729-1786), ami de Lessing, nommé par ses coreligionnaires le troisième Moïse (le second étant Moïse Maimonides). Assisté par d'auteurs docteurs, il publia, 1780-1783, une nouvelle traduction du Pentateuque, ayant pour but de substituer une conception historique à la conception traditionnelle de la loi. Plusieurs juifs, éclairés par lui, passèrent au christianisme; d'autres, fidèles à la religion de leurs pères, continuèrent son œuvre. Wesseler, Friedlænder, Homberg, sont les plus renommés. On s'occupa surtout de l'instruction de la jeunesse. L'étude de la langue nationale et des autres branches de l'instruction primaire fut mise à côté de celle de l'Ancien Testament et du Talmud et lui donna un caractère plus social. Dans le culte on substitua pour le sermon la langue nationale à l'hébreu. Il fallait cependant introduire encore d'autres modifications. Un grand obstacle pour réussir sous ce rapport, se trouvait dans le manque de lien entre les différentes églises. Napoléon Ier commença à y subvenir. Il convoqua en 1806 à Paris cent dix notables des églises juives de l'empire, pour leur poser quelques questions sur les rapports entre les devoirs religieux des juifs et les lois de l'état. Puis vint en 1817 la convocation « du grand Sanhédrin, » composé de soixante-onze députés qui proposèrent après sept séances une organisation complète des églises juives en France. En Allemagne une organisation semblable ne put guère réussir.

Il s'agissait en outre de savoir jusqu'à quel point la réforme

du judaïsme était possible. A cela la critique seule pouvait répondre. Il y a environ cinquante ans que l'on a posé les bases d'une *théologie juive scientifique*. Rapoport, Zunz, Geiger et d'autres ont bien mérité sous ce rapport; les théologiens chrétiens ont été leurs maîtres. Quant à la réformation pratique, il se formait à Berlin, Hambourg, Francfort-s.-M., Londres, etc., de petites associations qui opéraient telles ou telles modifications. Trois tendances différentes se sont manifestées. 1° Ceux qui désapprouvent tout changement. 2° Ceux qui veulent s'en tenir aux préceptes de la loi écrite. 3° Ceux qui ne voulant observer que les *principes*, ne font pas difficulté de laisser de côté même le sabbat et la circoncision. Des conférences convoquées, 1844-46, à Brunswick, à Francfort-s.-M. et à Breslau, dans le but de s'entendre, furent peu fréquentées, et ne donnèrent que peu de résultats positifs. Il en ressortit cependant la conviction qu'il ne faut plus songer à une réforme sur la *base du Talmud*, qu'il faut choisir entre le rabbinisme quelque modéré qu'il soit et une religion selon les besoins de nos jours. Dans le *premier synode juif*, réuni à Leipzig, 1869, il fut décrété à l'unanimité des voix que les principes de la société moderne sont prêchés dans le mosaïsme et développés dans la doctrine des prophètes. M. Kuenen est d'avis que c'est là encore une illusion antihistorique. Le mosaïsme, c'est-à-dire la loi proclamée par Esdras, n'est qu'une des formes qu'a revêtues l'idée religieuse en Israël; si cette idée a encore de la vitalité dans l'Israël d'aujourd'hui, elle se créera une nouvelle forme. Le judaïsme talmudique doit faire place à la civilisation moderne, de même que le judaïsme sacerdotal a succombé sous les coups de l'empire romain. Le *judaïsme monothéiste, moral, spirituel, demeurera*.

VALETON, fils.